

Les États-Unis, plus autocritiques qu'on veut bien l'admettre

A.L. : *Ce qui me frappe dans les médias allemands, c'est l'utilisation de plus en plus courante du terme « auteur » pour parler d'un écrivain – comme si dans le pays des Dichter und Denker, il ne pourrait plus y avoir d'« écrivains », ni de « poètes », sans parler de « penseurs ». Vous également vous vous définissez comme un auteur avant tout...*

T.D. : Oh, chez moi, ce n'est pas intentionnel, c'est du pur laisser-aller. Ce doit être lié au fait que je me déplace souvent dans des milieux anglophones. C'est donc un anglicisme, oui, je suis un *german author*.

A.L. : *L'un des vers laconiques de votre dernier recueil de poèmes est : « Je lis Derek Walcott » (6). Votre relation aux États-Unis est très forte : non seulement vous y avez longuement séjourné, mais vous avez étudié la littérature nord-américaine et même publié un volume de prose et de poésie en anglais (Fireman, 1996). La littérature américaine influence-t-elle votre travail ?*

T.D. : Derek Walcott – il est génial. Mais je ne me considère pas influencée par la littérature américaine en particulier, je lis vraiment tout ce qui me tombe sous la main. D'ailleurs les États-Unis sont un fouillis d'influences tellement multiples, à divers égards, qu'on ne peut pas vraiment parler d'un courant dominant, comme ici. Quand j'habitais au centre de Los Angeles, j'ai parlé plus l'espagnol que l'anglais. Je reviens tout juste d'un séjour à Meadville, une petite ville près du Lake Erie, en pleine « cambrousse » de Pennsylvanie, où des Amish people passaient à côté de moi dans leurs carrosses – comme au dix-neuvième siècle ! Il n'y a que les supermarchés qui créent une certaine uniformité. La preuve en est que j'y ai même rencontré des Amish.

A.L. : *Vous étiez à Meadville le 11 septembre. Comment décririez-vous l'ambiance générale aux États-Unis ?*

T.D. : L'ambiance était morne. Mais, les États-Unis sont plus autocritiques qu'on veut bien le croire en Europe. Après tout, les citoyens américains sont une masse très hétérogène, qui ne se résume pas à Monsieur Bush et à son équipe. Les gens ont peur, ça les énerve d'avoir si peu d'influence sur la politique.

A.L. : *Est-il vrai que vous écrivez en ce moment un roman qui se passe aux États-Unis, et qui porte le titre de travail « Alphabet-City » ? Est-ce que les scénarios de catastrophe y auront une place ?*

T.D. : Oui, c'est une sorte de « *road-movie* littéraire » qui s'inspirera de mes expériences américaines. Mais en ce moment, je le laisse reposer pour y revenir plus tard avec un regard critique. Mais il ne fait pas de doute que mon roman américain changera. Je ne pense pas cependant que la catastrophe elle-même sera évoquée... j'essaierai de montrer la fragilité de cette culture de manière plus subtile.

(6) Écrivain américain, né en 1930 à Trinidad, lauréat du prix Nobel de littérature en 1992.